

UNE CARESSE D'OURSE

rant les poignets dans ses mains nerveuses, il lui criait dans la face :

—Tu viens de prendre une cartouche, là dans ton sac !... Je t'ai vu !... Allons, réponds !...

L'autre balbutiait, anéanti :

—Sergent... Je...

Alors, Fortin lui tordait les bras, ricanant :

—Ah ! les lettres d'Allemagne !... hein ?... canaille !...

D'une secousse, il le renversait à demi sur la table, et, lui maintenant les poignets d'une seule main, de l'autre il lui fouilla les poches.

Enfin, il en sortit la cartouche, enveloppée dans une lettre à écriture fine.

Il lâcha le soldat, qui alla tomber sur le banc ; une crise le secouait : il pleurait à chaudes larmes comme un enfant battu.

Fortin lisait la lettre, le surveillant du coin de l'œil.

Voici ce qu'il lut :

“ Mon cher Franz,

“ Comme je te l'ai dit dans ma dernière lettre, M. Muller n'a rien voulu entendre. Si mon père ne peut pas payer les cinq cents francs qu'il lui doit, il fera vendre la maison. Hier, il a envoyé l'huissier, et j'ai compris qu'il fallait me sacrifier si je voulais sauver les pauvres vieux de la misère.

“ Ne m'accuse pas, mon cher Franz ; tu es le seul que j'aie jamais aimé.

“ Ma résolution est prise. J'épouserai M. Muller, puisque c'est la condition qu'il impose... Alsacienne de cœur, j'avais toujours espéré redevenir Française en prenant ton nom ; le sort en a décidé autrement ; dans trois semaines je serai Allemande, — une fois de plus, — et m'appellerai madame Muller... Oh ! pas longtemps, va !... Je me suis procuré une boisson qui tue sans faire souffrir. Tu comprends ?...

“ Ne pleure pas trop ta petite Marie, mon cher Franz ; tâche de l'oublier... Surtout, ne reviens pas au pays... nous serions trop près l'un de l'autre, et je sens que si je te revoyais, je ne pourrais plus, je ne voudrais plus de M. Muller... J'ai besoin de tout mon courage pour sauver les vieux : ils mourraient, tu le sais bien, si on les chassait de la maison où ils ont toujours vécu.

“ Reste bon Français ; peut-être un jour auras-tu l'occasion de venger celle qui t'aime plus que la vie et te le prouvera bientôt.

“ MARIE HERMANN. ”

Fortin relut la lettre deux fois ; tout ému, il s'approcha de Kramel.

RECETTE INFALIBILE



Madame Fleurdepêche. — Mon pauvre mari souffre horriblement du mal de tête. Le vôtre y est-il sujet ?

Madame Peaudesatin. — Il y était ; mais je lui ai trouvé un remède superbe. Pas une attaque depuis un an.

Madame Fleurdepêche. — Donnez-moi la recette ! Vite !

Madame Peaudesatin. — Je l'ai fait résigner de son club.



Célestine. — Tiens ! Ta dernière photographie ! Quelle jolie figure ça fait !

Angeline. — Je ne puis pas la voir ; elle ne me ressemble pas.

Célestine. — C'est vrai ; elle ne te ressemble pas !

— Alors... cette cartouche ? begayait-il, impuissant à cacher son trouble.

Le soldat avait repris son sang froid ; il répondit simplement, en baissant la tête :

— Sergent, je vous jure que je voulais me tuer cette nuit...

Et il lui tendait une autre lettre, celle qu'il venait d'écrire, et dans laquelle il annonçait à sa fiancée son fatal projet.

— Pauvre bougre ! fit le sous-officier en essayant une larme rapidement... Et moi qui t'accusais ! Tiens ! je suis un imbécile ; pardonne-moi, mon vieux !

Et, naïvement, il lui donna une solide accolade.

V

Un grand bruit d'armes dans les corridors. La compagnie rentrait. Les hommes arrivaient dans la chambrée, les uns après les autres jetant leur fusil sur le lit, pestant après le satané métier qui ne leur laissait pas une minute de repos.

— Fixe ! cria une voix.

Tout le monde se tut et chacun resta immobile à sa place. Le capitaine traversait la chambre. Il aperçut Fortin et, s'arrêtant, il l'interpella :

— Eh bien, mauvaise tête, vous voulez toujours partir ?

Mal remis de son émotion, le sergent balbutia :

— Mon capitaine...

— Réfléchissez ; vous n'avez plus que quelques jours.

Le sergent fit un geste vague.

— Oui, oui, je le sais, fit le capitaine amicalement, vous n'avez pas la vocation. Bah ! moi non plus je ne l'avais pas, la vocation ! Savez-vous ce que l'avenir vous réserve ? Ici vous avez une situation ; vous passerez adjutant aux premières promotions, je vous le promets. Vous êtes un brave et

loyal garçon : vous pouvez espérer la médaille militaire, avec votre retraite... C'est de la considération et du pain sur la planche, tout cela, allons.

— Mon capitaine, avec le courage et le travail, on en a partout, du pain et de la considération ! répondit fièrement Fortin.

— Certainement, fit le capitaine, se buttant à la résistance du sous-officier, certainement, mais êtes-vous sûr d'en avoir toujours du travail ?... Vous n'avez pas de famille, vous allez arriver à Paris sans ressources ; songez bien à tout cela... Ici, le jour du rengagement, vous toucherez une prime de six cents francs...

Fortin tressaillit. C'était vrai : la prime ! il n'avait pas pensé à cela !...

Le capitaine insistait, croyant l'avoir convaincu ; mais le sergent ne l'écoutait plus. Il voyait Marie, la fiancée de Kramel, étendue, froide et blanche, dans sa robe de mariée, sur le lugubre lit nuptial transformé en chapelle ardente. Un combat se livrait en lui, son cœur battait à se rompre, une folie de sacrifice lui envahissait le cerveau.

— Mon capitaine, fit-il tout à coup, si je rengageais aujourd'hui, quand la toucherais-je, la prime de six cents francs ?

— Mais aussitôt que le Conseil d'administration du régiment aura ratifié votre rengagement, dans huit jours au plus tard...

Huit jours !... Marie ne se mariait que dans trois semaines ; l'argent arriverait à temps pour la sauver.

— Mon capitaine, c'est entendu, je vous remettrai ma demande ce soir ! dit Fortin d'une voix tremblante.

Il se fit un mouvement dans la chambre : les hommes se regardaient, étonnés.

— Allons, dit le capitaine en serrant la main du sergent, vous êtes un brave cœur, Fortin, et je suis heureux que vous restiez des nôtres !

Et il sortit de la chambre en sifflant un air de marche.

— Du courage, mon vieux ! dit Fortin à demi-voix, en s'adressant à Kramel : Muller sera payé dans huit jours, et Marie s'appellera madame Kramel. Tu m'inviteras à la noce, par exemple ! J'aurai l'air d'un parent, d'être de la famille ! Une famille ! moi qui n'en ai jamais eu, ça me changera !

Abasourdi, le soldat ne savait que répondre ; il serrait les mains du sergent avec des tentations folles de les porter à ses lèvres et de s'agenouiller devant lui, pendant que Baligand, de l'autre bout de la chambre, s'écriait, gouaillieur :

— Hein ! pays, je te l'avais bien dit, tantôt, que tu rengagerais !